

**ENSEIGNER LES LANGUES À L'ÉCOLE PUBLIQUE AU MAROC.
CONSTRUCTION DES SAVOIRS, IDENTITÉS ET CITOYENNETÉ**

COMPTE-RENDU

Hervé Adami

ATILF – UMR 7118 – CNRS – Université de Lorraine

Mots-clés

Diglossie – enseignement des langues – Maroc – plurilinguisme –
politique linguistique

Keywords

Diglossia – language policy – language teaching – Morocco – plurilingualism

Résumé

Compte-rendu de *Enseigner les langues à l'école publique au Maroc. Construction des savoirs, identités et citoyenneté* de Chloé Pellegrini (Presses Universitaires de Renne, 2024, 290 pages).

Abstract

Review of . *Enseigner les langues à l'école publique au Maroc. Construction des savoirs, identités et citoyenneté* by Chloé Pellegrini (Presses Universitaires de Renne, 2024, 290 pages).

Compte-rendu de *Enseigner les langues à l'école publique au Maroc. Construction des savoirs, identités et citoyenneté* de Chloé Pellegrini

Chloé Pellegrini a mené une recherche très intéressante sur l'enseignement des langues à l'école publique au Maroc dans le cadre d'une thèse dont elle a tiré ce livre. Au-delà de son travail de recherche doctorale, l'autrice a parcouru le Maroc pendant huit ans en tant que formatrice de formateurs indépendante. Elle a ainsi pu observer, analyser et comprendre de l'intérieur, et sur la longue durée, la façon dont les langues sont enseignées sur le terrain au Maroc en même temps que les politiques éducatives qui sont mises en place par le gouvernement. Elle a suivi également les débats récurrents sur la question linguistique au Maroc et elle décrit et analyse, tout au long de son livre, les enjeux idéologiques et politiques extrêmement forts qui sont liés à cette question. Sa recherche doctorale a été effectuée entre 2016 et 2019 dans neuf établissements publics marocains, du primaire au baccalauréat, dans trois écoles primaires, trois collèges et trois lycées situés à trois endroits différents. Son enquête est de type ethnographique, telle qu'elle la présente elle-même. Son travail est le résultat d'une confrontation de longue durée avec les acteurs de l'enseignement des langues au Maroc. Par ailleurs, Chloé Pellegrini parle la *darja* (p.15), l'arabe dialectal marocain, ce qui lui permet d'être encore plus proche de ses interlocuteurs.

L'autrice nous décrit la réalité d'une situation sociolinguistique particulièrement complexe avec des conséquences majeures sur l'enseignement des langues. Mais on comprend vite que le problème linguistique dépasse largement le cadre de l'enseignement et qu'il est d'abord idéologique, social, politique et identitaire. En fait, le système d'enseignement des langues à l'école publique au Maroc est une sorte de « dégât collatéral » de la situation sociolinguistique. Si cette situation sociolinguistique est tout à fait intéressante à étudier du point de vue scientifique, elle est en revanche particulièrement compliquée à vivre pour les acteurs concernés : enseignants surtout, responsables pédagogiques, personnels d'encadrement, etc. Cette situation est d'ailleurs bien connue et ne concerne pas seulement le Maroc mais l'ensemble des pays du Maghreb et même au-delà, tout le monde arabe (Choubachi 2013). En effet, les pays dits « arabes » sont rangés, ou se rangent, dans cette catégorie, justement parce qu'ils sont supposés utiliser la langue arabe. Or, cet arabe officiel, la *fusha*, est une langue que personne ne parle vraiment, qui n'est assurément pas une langue vernaculaire (p.154). C'est une langue complexe et archaïque, que seuls quelques érudits maîtrisent. La langue arabe en usage c'est la *darja*, parlée par l'immense majorité de

la population mais qui est considérée comme un dialecte sans légitimité, y compris pour ses propres locuteurs, ce qui rend le problème linguistique et sa perception encore plus complexe à comprendre. Le problème, c'est que la *fusha* est la seule variété d'arabe enseignée à l'école. Les enfants étudient donc une langue qui est supposée être la leur mais qu'ils ne parlent et ne comprennent pas. A cela s'ajoute la question du français dont la position est encore plus « ambivalente » selon le mot de l'auteur. Le français, partout présent dans la société marocaine, y compris au niveau institutionnel, n'a pourtant aucune position officielle. Pire, considéré comme la langue du colonisateur, il est l'objet d'un discrédit alimenté par les nationalistes et les conservateurs religieux qui l'accusent, entre autres, de véhiculer une idéologie incompatible avec la marocanité et l'islamité, fondements de la nation marocaine. Enfin, pour parachever l'écheveau de la complexité linguistique marocaine, il y a l'amazigh, langue vernaculaire de certaines régions rurales et montagneuses du Maroc et reconnue langue officielle du royaume mais qui peine à trouver sa place dans l'enseignement public (chap. 12).

Chloé Pellegrini décrit une situation sociolinguistique tendue et conflictuelle où les langues sont les objets permanents de positions, voire de postures, politiques qui instrumentalisent les enjeux linguistiques. L'école publique, centre de l'attention de l'auteur et de son ouvrage, se trouve au cœur de ces conflits concernant l'enseignement des langues, et notamment concernant l'enseignement de l'arabe et du français. Dans l'un et l'autre cas, ces deux langues enseignées ne sont pas celles que parlent les enfants et leurs familles. Cependant, la *fusha* et le français n'ont pas la même valeur identitaire. La *fusha* est considéré comme la langue identitaire par excellence, celle de l'Islam et de l'arabité, par les institutions et les familles, même si son apprentissage représente une somme considérable d'efforts et d'échecs. L'auteur décrit une situation tout à fait paradoxale : la *fusha* « n'est la langue maternelle de personne » (p.154) mais elle bénéficie « d'un attachement émotionnel, affectif et identitaire fort » (p. 155). Le français en revanche, pourtant introduit par le pouvoir dans l'enseignement public, est toujours l'objet de suspicions et de rejet, considéré comme la langue du colonisateur et de l'étranger. Ce qui n'empêche pas le français d'être largement utilisé par les élites économiques, sociales et culturelles. Ce que nous donne à voir l'auteur est particulièrement intéressant parce qu'elle nous amène au cœur de cette complexité en observant, en interrogeant et en discutant avec les acteurs de l'école publique. Ceux-ci doivent travailler dans un système scolaire dégradé du point de vue strictement matériel (locaux, matériel, etc.), en naviguant entre les directives parfois hors sol de l'institution et en

bricolant des contenus et des démarches pédagogiques qui, pour l'arabe et le français, relèvent de méthodes d'un autre temps où les apports de la didactique moderne n'ont pas trouvé leur place : apprentissage centré presque exclusivement sur l'écrit littéraire le plus ardu et le plus loin des besoins de communication, apprentissage par la mémorisation par cœur, leçons de grammaire et de conjugaison sans lien avec l'usage courant, etc.

L'autrice aborde également, mais de façon moins fouillée, la question de l'enseignement de l'anglais et de l'espagnol. L'enseignement de l'anglais par exemple, qui n'est pas l'objet d'enjeux politiques et identitaires aussi prégnants que le français, jouit finalement d'une liberté pédagogique plus large dont les enseignants profitent. Ceux-ci enseignent un anglais beaucoup plus proche de la réalité de ses usages par une approche que l'on pourrait qualifier, avec quelques précautions tout de même, de communicative. Les enseignants d'anglais recourent par exemple à la bande dessinée, ce qui paraît proprement inconcevable pour l'enseignement du français et de l'arabe.

Avec cet ouvrage, Chloé Pellegrini nous amène à découvrir de très près un système scolaire confronté à de multiples difficultés (chap. 4, 5 et 6) auquel les enseignants, souvent livrés à eux-mêmes et aussi souvent résignés, tentent de donner un sens, tout en tentant également de donner un sens à leur propre mission. L'enseignement des langues à l'école publique au Maroc se trouve dans un contexte particulièrement dégradé, engoncé dans des conservatismes didactiques et politiques dont il ne parvient pas à sortir. Mais il serait intéressant de comparer cet état des lieux avec l'enseignement privé. L'autrice y fait plusieurs fois référence sans aller plus loin cependant. Ce n'est certes pas l'objet de son ouvrage mais une mise en perspective avec l'enseignement privé aurait sans doute été éclairante. Tout au long de l'ouvrage, l'autrice laisse transparaître les sentiments et les ressentiments des acteurs de l'école publique et des familles qui ont bien conscience qu'il existe un système éducatif à deux vitesses : l'école publique pour les classes populaires et l'école privée, où le français occupe souvent une place très importante, pour l'élite économique, sociale et culturelle du pays.

Il s'agit en tous cas d'un travail passionnant et écrit dans une langue fluide et accessible, ce qui ne gâte rien.

BIBLIOGRAPHIE

Choubachy, Chérif (2013). *Le sabre et la virgule*. L'Archipel.